Corinne Bouchard

Meurtres au lycée



roman

Calmann-Lévy

MEURTRES
AU LYCÉE

8°Y2
114078

Du même auteur
chez le même éditeur

La vie des charançons est assez monotone (essai)
La bande des Pas-beaux (roman)
La vie des charançons deviendra poétique (essai)
La vie est immense

Corinne Bouchard
a publié en collaboration avec
Pierre Mezinski, sous le pseudonyme
Marie & Joseph

AUX ÉDITIONS CALMANN-LÉVY

Mississippi Delta Blues (roman)
Sur la piste des bidoules (cahier de vacances)

AUX ÉDITIONS GALLIMARD, COLLECTION SÉRIE NOIRE

Chaudes Bises
Si t'as peur, jappe
La Grande Arpente des Champs-d'en bas
Square du Congo
Jazz Belle
Le Petit Roi de Chimérie
Le Crime de la rue du Ciel
La Mine d'or de Taphalescha
Le Piège au jardinet
Venez voir les cadavres, Mesdames

Littérature jeunesse

AUX ÉDITIONS SYROS

Le Crime de Cornin Bouchon
Le Refuge des Ptits tout seuls
Le Nouveau Crime de Cornin Bouchon
Une aventure de Rosita Cochon
Aladdin et le crime de la bibliothèque

AUX ÉDITIONS NATHAN

Trafic à la Gare de Norvège
Le Jardin des gâteaux

CORINNE BOUCHARD

823
216 85 16

MEURTRES AU LYCÉE

roman

CALMANN-LÉVY

DL -8 AOUT 96 30718

Collection « Les Lieux du crime » créée par
BERNARD MAGNIN

Série FRANCE

JEAN DUCHATEAU
Meurtre à l'Élysée
CAMILLE DUBAC
Meurtres à l'E.N.A.
JEAN DUCHATEAU
Meurtre à TF1
LEA SHANNON
Meurtre en Haute Couture
DANIEL ROBERT
Meurtres dans la pub
CLAUDE SOULA
Meurtre à la Bourse
CLAIRE DE BEAUVAU
Meurtres à la préfecture
ALAIN FAUJAS
Meurtre dans le TGV
BÉRANGÈRE LORRAINE
Meurtres à Libération
JEAN LEBON
Meurtres au Conseil d'État
PIERRE DE LA PYRAMIDE
Meurtre au Louvre
CHARLES COLOMBEY
Meurtres au RPR
THOMAS LUMIÈRE
Meurtres au Festival de Cannes
ÉDOUARD DEVARENNE
Meurtre à Matignon
MICHEL SOLFERINO
Meurtre au P.S.
FABRICE LEUWEN
Meurtre en Balladurie

série INTERNATIONAL

DOMINIQUE KIM
Meurtres aux J.O., Séoul 1988
ÉRIC NORDEN
Meurtre à Wall Street
IGOR DUPONT
Meurtres à Moscou
ALEX KARVAN
Meurtres à Berlin

série HISTOIRE

ARLETTE LEBIGRE
Meurtres à la cour du Roi-Soleil
NICOLAS WEILL
Meurtre à L'Aurore
ARLETTE LEBIGRE
Meurtres sous la Fronde
JANINE GARRISSON
Meurtres à la cour de François Ier
CLAUDE MOSSÉ
Meurtres sur l'Agora

© Calmann-Lévy, 1996
ISBN 2-7021-2493-3



I

« En ce temps-là, il y avait, sur le mont Liban, une plante merveilleuse appelée Baraas, qui se nourrissait de bitume et brillait dans la nuit comme un petit flambeau. »

Flav. Josèphe.

Ils me prennent tous pour un vieux fou. Disons le mot : un vieux c..., de surcroît sourd comme un pot.

Tout le monde me croit sourd. C'est commode. Retranché dans ma surdité comme dans une forteresse, je suis inexpugnable. Rien ne peut plus m'atteindre. Je plane, olympien, au-dessus des injures ; j'échappe aux discours, harangues, sermons, déclarations, déclamations et allocutions dont tout un chacun rêve de bassiner son prochain. Veut-on me convertir à quelque système nouveau de bonheur universel, je dis : hein ? quoi ? comment ? Nul n'y résiste. Le plus zélé zélote remballe ses tartines et cherche un autre infidèle à remettre dans le droit chemin. Sourd, on me fiche la paix. Si j'avais su, je l'eusse été plus tôt.

Sourd tout de bon, je l'ai été quelques mois, à cause d'une maladie affectant je ne sais plus quel petit bout

d'os dans l'oreille interne. Ça s'opère. L'opération peut réussir ou rater. Dans mon cas, elle a réussi au-delà de toute espérance : j'ai retrouvé une ouïe de chien de chasse. Mais je ne m'en suis pas vanté. Si je n'avais pas encore une claire conscience de tous les bénéfices que je pouvais tirer de mon état, je savais qu'il offrait des avantages.

Prenez les cours. Quel repos que la surdité, pour un vieux professeur ! Du jour au lendemain, vous voilà délivré de l'obligation de lutter contre le bavardage, cette hydre aux cent bouches. Vous pouvez enfin vous livrer en toute sérénité aux plaisirs délicats du cours magistral. Après tant d'années passées à s'exterminer le tempérament pour obtenir une participation utile des élèves — le problème n'étant pas de les faire parler, mais de leur tirer autre chose que des banalités —, quel soulagement que d'énoncer tout benoîtement ce qu'on a à dire, au lieu d'inventer des questionnaires tortueux pour le faire découvrir !

Dernier bénéfice, et non des moindres, d'une surdité présumée profonde : on est dans la meilleure posture qui soit pour jouer les espions.

Si mes chers collègues savaient tout ce qu'ils m'ont appris sans le vouloir depuis que je promène mon air benêt et mes oreilles subreptices dans les couloirs du lycée ! Non que les conversations professorales soient bien intéressantes. C'est toujours la même chose. Et la classe ceci qui est nulle, et la classe cela qui bosse pas, et l'inspecteur qui est un âne, et le niveau qui baisse, et la discipline qui s'en va, et les copies qu'on n'en voit

pas le bout, misère, misère ! Je m'en boucherais les oreilles si ce geste ne devait pas me trahir.

Je préfère, de beaucoup, les conversations des élèves. La sottise dans son primesaut peut être charmante, ce qui n'est jamais le cas de l'épaisse niaiserie propre aux adultes. Du reste, cette sottise n'est pas constante, ni même fréquente, pour la bonne raison que les adolescents foulent rarement le terrain miné des idées générales. Ils n'ont pas d'avis sur la conjoncture économique ou la politique monétaire de l'Allemagne. Ils ne parlent pas ménage, impôts, lessives, traites, soucis, tracas, problèmes, emmerdements. Ils ne s'intéressent qu'à leur nombril et à celui de leurs proches. Enfin, ils se répandent en confidences avec une impudeur admirable pour peu qu'ils aient confiance, et ils ont toujours confiance, en n'importe qui.

Depuis que je suis sourd, j'ai pris l'habitude de traîner au *Bar des Horizons,* le café le plus proche du lycée. Mes chers collègues n'y vont guère, qui fréquentent des rades plus sélects et moins peuplés : le *Bar des Horizons* est un troquet assez minable bondé de lycéens.

La première fois que j'y suis entré, on m'a regardé avec surprise, et un soupçon d'hostilité. Qu'est-ce qu'un vieux débris comme moi venait faire là-dedans ? En dehors du patron, personne dans la salle n'avait l'âge de voter. J'ai entendu distinctement : « Qu'est-ce qu'il vient nous faire ch... ici, ce vieux c... ? » La jeunesse est mal embouchée. Arborant mon plus bel air gaga, je suis allé tout branlant m'asseoir à une table dans un coin, j'ai sorti un cahier de mon cartable, je me suis mis à écrire

sans lever le nez. J'ai encore entendu des élèves qui me connaissaient expliquer aux autres que je ne serais pas gênant, que j'étais sourd comme un pot. Ils en ont donné la preuve expérimentale : pendant quelque temps, tous se sont amusés à me lancer des sottises. Mon meilleur élève de latin, le petit Pinson, a beaucoup fait rire sa clique en braillant : « Hé ! la masturbation rend sourd ! » J'écrivais toujours, imperturbable, non sans me demander comment cette vieille blague pouvait être connue d'une génération théoriquement affranchie de tous les tabous. Enfin, ayant épuisé les joies d'injurier impunément un professeur, ils sont retournés à leurs affaires et ne m'ont plus accordé l'ombre d'un soupçon d'attention. Depuis, je suis plante verte parmi les plantes vertes, potiche parmi les potiches, et je rédige mon journal tout en guettant les conversations alentour. J'ai un goût tout particulier pour celles des pimprenelles.

J'appelle pimprenelles les jeunes personnes de quinze à dix-huit ans, un peu pimbêches, un peu péronnelles, et infatuées d'elles-mêmes comme on ne l'est qu'à l'adolescence. La pimprenelle est généralement mignonne ; elle le sait et en joue ; elle lit de doctes pavés dont elle parle avec assurance, vous annonçant par exemple de son petit air cuistre qu'elle s'est couchée à deux heures du matin parce qu'elle voulait absolument finir l'*Introduction à la psychanalyse*. C'est bien rare si elle ne joue pas du piano, ou mieux, du violon. Il va de soi qu'elle monte à cheval et fait de la danse. Enfin, la pimprenelle authentique traîne ordinairement à ses basques une

séquelle de benêts enamourés qui lui servent de prétexte pour étudier au jour le jour les doux émois de son petit cœur.

J'avais eu le jour même une plaisante scène avec ma pimprenelle préférée, qui porte le gracieux prénom de Ludivine. C'est une brune aux yeux noirs, fine et vive, dont les allures angéliques masquent un redoutable petit démon. Mademoiselle est une enfant gâtée qui prétend faire sa guise et ses quatre volontés. Elle était venue me trouver à la fin du cours de latin pour m'avouer, les cils baissés, qu'elle n'avait pas rendu sa version. Cela, je le savais déjà. J'ai l'habitude de compter les copies en même temps que je les ramasse, et j'avais vu qu'il en manquait une.

« Excusez-moi, monsieur Ratier, dit cette jeune personne avec aplomb, je n'ai pas eu le temps de la faire. »

Elle me parlait comme on sait qu'il faut me parler si on veut être compris, en articulant nettement et en me regardant bien en face. J'adore imposer ces petits exercices d'élocution à mes interlocuteurs ; ils vont tellement à l'encontre des habitudes de mollesse, tant du parler que du regard, de mes contemporains.

« Mademoiselle, répondis-je, vous avez dit : "Excusez-moi" ? »

Elle hocha la tête. Je lui fis un bon sourire.

« Vous ne devez jamais dire : "Excusez-moi", ce qui revient à donner un ordre discourtois à la personne même dont vous sollicitez l'indulgence. Pas davantage vous ne devez dire : "Je m'excuse", formule de malotru

qui s'accorde à lui-même le pardon des offenses. Vous devez dire...

— Je vous prie de m'excuser, fit-elle promptement. Écoutez, monsieur Ratier...

— C'est cela. Mais vous ne devez pas couper la parole à vos aînés. Sans doute, je ne demande pas mieux que de vous excuser, mais encore faudrait-il m'en donner motif. Vous connaissez la loi. »

La loi, je l'édicte, et même je la dicte dès le premier cours de l'année, afin que nul ne puisse prétendre l'ignorer. Article 7 : tout devoir non rendu sans raison valable à la date prévue sera sanctionné d'un zéro. Les raisons valables sont le trépas de l'un ou l'autre des parents, l'incendie ravageant le foyer, la crise d'appendicite ayant entraîné transfert à l'hôpital, et c'est tout.

« Je suis désolée, monsieur Ratier, reprit-elle avec des yeux implorants, mais je n'ai pas eu le temps de la faire. Je voulais m'y mettre hier, seulement j'ai eu une répétition au théâtre qui a duré tout l'après-midi, et...

— Ah ah ! Ce seraient donc Thalie et Melpomène qui vous auraient détournée de vos devoirs, mademoiselle ? »

Je vis dans son regard ce vacillement léger qui signale l'incompréhension. Je fais pourtant un excellent cours sur la mythologie grecque en début d'année. Hélas, il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre, j'en sais quelque chose.

« S'il vous plaît, monsieur Ratier, continua-t-elle, je vais vous dire. Mon père ne voulait pas que je fasse du théâtre. Finalement, il m'a donné l'autorisation à condi-

tion que je remonte mes notes dans toutes les matières. Si vous me mettez zéro, il va en profiter pour m'interdire de continuer, et le théâtre, c'est ma vie, monsieur Ratier, c'est ma vie ! »

Seul un tigre aurait pu résister à ces yeux candides pleins de supplique, ces fraîches lèvres qui tremblaient, cette jeune poitrine palpitante. Mais je suis cet animal inexorable.

« Comment ? Je n'ai pas entendu. »

Elle redonna sa réplique, avec une pointe d'agacement dans le débit qui en gâchait considérablement la portée. La demoiselle a bien raison de dire que le théâtre, c'est sa vie. C'est la plus rouée petite comédienne que j'aie jamais vu. Mais elle n'a rien à gagner, à mon avis, à ces pseudo-cours d'art dramatique qu'elle prend dans je ne sais quel atelier en ville. Avant de travailler le répertoire, elle mentait avec un naturel éblouissant ; on n'aurait pas trouvé une faille dans son jeu, probablement parce qu'elle était la première dupe de ses simagrées. Maintenant, on sent qu'elle se surveille, qu'elle recherche les effets, et cela nuit à la perfection de sa comédie.

« Monsieur Ratier, je vous en prie !.. »

Et ses cils de battre follement comme une palpitation d'étoile.

« Allons, dis-je bonnement, je ne suis pas un monstre. Vous savez bien que je n'ai en vue que votre intérêt. Mais précisément, quel est-il ? En somme, vous n'avez pas fait votre version, alors même que vous saviez quelle importance monsieur votre père attachait à vos

résultats. C'est plus qu'une étourderie ou une négligence, il me semble : c'est une provocation. »

Son front se plissa. Elle ne voyait pas où je voulais en venir.

« Mais vous ne doutiez pas d'amener votre vieux professeur à l'indulgence, au moyen de quelques frétillements et de quelques sourires. Ainsi donc, si j'accédais à votre désir, j'encouragerais à la fois la paresse et la prostitution. Moi qui m'efforce de cultiver toutes les vertus, chez mes élèves comme en moi-même ! *Proh pudor !* Vous aurez zéro, mademoiselle. *Dura lex, sed lex.* »

Au mot « prostitution », le rouge lui était monté aux joues. Au mot « zéro », elle devint toute blanche.

« Pauvre con, dit-elle. Espèce de vieux salaud. »

Elle avait parlé entre ses dents, naturellement, et en détournant la tête. Je ne cillai pas.

« Vous dites ? Je n'ai pas entendu.

— Je dis : vieux s... », marmonna-t-elle encore. Puis, à haute et intelligible voix : « Vous aurez ma version demain, monsieur. Je la mettrai dans votre casier. »

Sur quoi cette jeune personne s'éloigna, en balançant rageusement son joli postérieur. Quant à moi, je m'en fus, pacifique et égrotant, m'en jeter un derrière la cravate. Ce petit échange m'avait donné soif, et j'ai toujours eu une grande sollicitude pour ma chère vieille carcasse.

II

« Nous augmentons artistiquement la misère de notre destin. »

Properce, III, 7.

J'habite, à quelque trente kilomètres de la ville, le plus ravissant prieuré du XVII^e^ siècle qui puisse se voir. Le corps de logis, en belle pierre blanche, a toute la majesté harmonieuse qui caractérise l'architecture du grand siècle. Le perron, ouvrant sa double volée de marches comme des bras amicaux, est une petite merveille de grâce et de mesure. Le paysage alentour — une échappée de prairies descendant doucement vers la rivière —, eut enchanté Corot. Pas une maison en vue, pas une antenne de télévision à des kilomètres à la ronde. Pas un bruit de moteur. Un vieux misanthrope de ma sorte ne pouvait que tomber amoureux de cet endroit solitaire et charmant.

Hélas ! Les plus belles histoires d'amour ont un envers douloureux. À l'intérieur, tout menace ruine, tout croule et s'effondre. Le plâtre des murs s'écaille comme une peau de rhinocéros. L'humidité dévore

papiers peints et tentures. Les petits-bois des fenêtres abritent des colonies d'insectes noirs. Rien qui ne soit moisi, pourri, chanci, salpêtré, vermoulu. Le moindre placard exhale une odeur de champignonnière. La nuit, les sarabandes des rats font tomber une fine sciure des beaux plafonds à la française. La charpente, attaquée par les capricornes et rongée par les vers, ne tient plus que par habitude.

Je ne sais ce qui m'a pris, il y a dix ans, d'acheter cet éléphant blanc. Ou plutôt, je ne le sais que trop. Je songeais à ma retraite. Délivré des servitudes du professorat, je me voyais coulant des jours heureux dans un cadre à ma mesure. J'en avais assez du mesquin et de l'étriqué dans quoi j'aurais dû, en fin de compte, passer l'essentiel de ma vie. Dix grandes pièces sous des plafonds de quatre mètres, il me fallait bien cela pour m'épanouir à l'aise. Un prieuré en état de vétusté, comme disent les notaires, ne coûtait pas plus cher qu'un pavillon moderne tout équipé. Quand je le visitai, on était au printemps. Le ciel était d'un bleu de myosotis. Les saules éclataient en pousses d'un vert si tendre qu'on aurait voulu devenir agneau pour mieux participer à la douceur universelle. Je vis, au fond du parc, une petite biche qui s'enfuyait, comme Galatée, la tête tournée en arrière. Je n'ai pas soupçonné l'hiver et son cortège de glaçons. J'ai dit : « Signons ! » Nigaud que je suis, je croyais même réaliser une affaire.

J'ai dû mal faire mes comptes. D'après mes calculs, je remboursais en quelques années l'emprunt indis-

pensable, je rénovais une pièce après l'autre et je devenais, sur mes vieux jours, l'heureux propriétaire d'un manoir digne de figurer dans les revues spécialisées comme exemple de restauration réussie. Veau, vache, cochon, couvée ! J'avais spéculé sur des augmentations de salaire qui ne sont jamais venues, sur des changements d'échelon qui ont tardé à venir, sur un passage à la « hors-classe » que j'attends toujours. Je croyais avoir à rénover seulement, j'ai eu à rebâtir. Toutes mes économies ont fondu en réparations urgentes. Je suis perdu de dettes auprès du maçon, du couvreur.

J'ai fait face comme j'ai pu dans la tourmente. J'ai cherché à donner des cours particuliers. Mais qui est prêt à payer pour apprendre le latin, le grec, et même le français, par les temps qui courent ? La seule élève que j'ai trouvée était une bécasse de quatorze ans qui me regardait avec de grands yeux de génisse lorsque je tentais de lui faire accorder ses adjectifs. Je crois qu'il aurait fallu la violer pour éclaircir une bonne fois les concepts de masculin et de féminin dans sa cervelle obtuse. J'allais m'y résoudre quand la mère, au bout de trois cours, me remercia. Les progrès de la petite n'étaient pas assez rapides, dit-elle, et puis elle avait trouvé un étudiant qui prenait moins cher. Ce casseur de prix avait passé une annonce pour signaler aux populations qu'il donnait des *courts de français de la sixième à la terminal.* La mère ne comprit pas pourquoi je lui dis que son tarif, tout modeste qu'il semblait, était encore surfait.

En désespoir de cause, j'ai voulu changer mon fusil d'épaule, et, quoi qu'il m'en coûtât de renoncer à ma tranquillité, j'ai cherché dans le tourisme une amélioration de mes revenus. *Vaste gîte dans superbe propriété, vue imprenable, rivière,* disait mon annonce. Mes premiers locataires sont restés trois jours. Après quoi ils m'ont dit que le site était sans doute champêtre à souhait, mais les lits par trop inconfortables et l'eau chaude par trop froide. Est-ce ma faute si mes faibles moyens m'avaient contraint d'acheter chez Emmaüs un assortiment de matelas en crin et de sommiers en ferraille ? Est-ce ma faute si le chauffe-eau ne marche que par intermittence ? Est-ce que je me lave à l'eau chaude, moi ? Est-ce que je me lave ?

J'attendis en vain les locataires suivants, à qui j'avais oublié de demander des arrhes. Les troisièmes, qui furent aussi les derniers, ne restèrent qu'une nuit, et déménagèrent à la cloche de bois en emportant toutes mes cannes à pêche. Elles valaient dix fois le prix que j'avais exigé pour la réservation. Je renonçai définitivement à l'hôtellerie comme moyen d'arrondir mes fins de mois.

Depuis, je regarde, impuissant, mon rêve qui se délabre et prend l'eau par tous ses toits percés, toutes ses gouttières branlantes. En hiver, il devient proprement inhabitable. Allez chauffer, avec une pauvre cheminée, des pièces vastes comme des salles de bal, quand toutes les huisseries laissent passer des courants d'air ! Les premières années, je me repliais dans la cuisine, où trône un antique poêle à charbon. Je rapa-

triais là mon lit, mon fauteuil, la table qui me sert de bureau, j'organisais ma vie dans un rayon de trois mètres autour du poêle. La nuit, je le bourrais de coke pour éviter qu'il s'éteigne. Plusieurs fois, j'ai failli être asphyxié par des émanations d'oxyde de carbone. À la fin, j'ai jeté le manche après la cognée. Dès qu'apparaissent les premières fleurs de givre sur les carreaux glacés, je m'arrange avec l'intendant du lycée pour louer une chambre d'assistant. J'y passe la mauvaise saison. Pour une somme modique, j'ai droit à une pièce de trois mètres sur quatre, qui contient un lit à une place, une table en bois blanc, une penderie derrière un rideau à fleurs, un lavabo derrière un rideau à carreaux. Douche et w.-c. sur le palier. Interdiction formelle de faire la cuisine dans la chambre : on est censé prendre tous ses repas, petits déjeuners compris, à la cantine du lycée. J'ai tout de même introduit subrepticement un réchaud électrique, tant l'idée me répugne d'aller boire un mauvais café dans des lieux qui sentent toujours le graillon et la serpillière mal rincée. À mon âge ! Voir, dès potron-minet, des troupeaux d'adolescents tout ensommeillés tremper dégoûtamment leurs tartines dans leur bol ! Mais il y aurait de quoi me couper l'appétit pour la journée !

C'est bien assez de devoir subir, toutes les heures, la sonnerie du lycée. Et c'est trop que de ruminer, tous les soirs, les tristes faits suivants : l'année prochaine, je serai en retraite. Je n'aurai même plus la ressource de la chambre de pion pour passer l'hiver, qui m'est déjà

consentie à contrecœur, comme un passe-droit douteux qu'on tolère à titre provisoire. Faudra-t-il donc que je meure de froid dans mon grand salon ? Ou que je me suicide en avalant, page après page, mon Gaffiot tout entier ?

Quant à revendre le prieuré, fût-ce à perte, inutile d'y songer. Dans l'état où le voilà, personne n'en voudrait, même si je le donnais. Et puis... j'y tiens, à mon éléphant blanc. Il a englouti toutes les économies d'une vie de professeur. Je l'aime comme les vieillards libidineux, dans Balzac, aiment les danseuses qui les ont ruinés. Au printemps, les saules sont si verts au bord de la rivière.

Mais je ne peux plus me déguiser la vérité : je suis aux abois. Mon banquier a déjà exigé la restitution de ma carte bleue, en m'avertissant que mon chéquier ne tenait qu'à un fil. Il me faut impérativement trouver de l'argent. Et pas quelques misérables fifrelins, mais une somme suffisamment importante pour faire réparer la charpente qui menace ruine, éponger les dettes les plus criardes et me remettre à flot avant que la retraite vienne réduire encore mes ressources. Dans les affres où je me débats, j'irais jusqu'au crime !

À vrai dire, il y a des jours où l'assassinat me tenterait assez. Cinq milliards d'individus sur la terre, et on n'aurait pas le droit d'en expédier un ou deux ? Allons donc !

Encore faudrait-il trouver une victime susceptible de m'enrichir. Hélas, je ne puis guigner aucun héritage, et j'ai passé l'âge de séduire un sac d'écus. Alors, que